



Emily Brontë
*Les Hauts de
Hurle-Vent*

CLASSIQUES
TEXTE ABRÉGÉ

CHAPITRE XV

Encore une semaine de passée... chaque jour qui s'écoule me rapproche de la santé et du printemps! J'ai maintenant entendu toute l'histoire de mon voisin, selon les loisirs que pouvait trouver ma femme de charge au milieu d'occupations plus importantes. Je vais poursuivre son récit en empruntant ses propres termes, un peu condensés seulement :

Le soir même de ma visite à Hurle-Vent, continua-t-elle, je fus certaine que Mr Heathcliff rôdait aux alentours. J'avais toujours sa lettre dans ma poche. J'avais pris la décision de ne pas la remettre à Catherine avant que mon maître fût sorti. Il en résulta qu'elle ne l'eut qu'au bout de trois jours. Le quatrième jour était un dimanche et je lui portai la lettre dans sa chambre quand tout le monde fut parti pour l'église.

Mrs Linton était assise dans l'encoignure de la fenêtre ouverte.

– Voici une lettre pour vous, Mrs Linton, dis-je en lui plaçant doucement la lettre dans la main. C'est de Mr Heathcliff. Il est dans le jardin en ce moment, impatient de savoir quelle réponse je lui apporterai.

Tout en parlant, j'observais un grand chien couché au soleil sur l'herbe. L'animal dressa les oreilles comme s'il allait aboyer, puis les laissa retomber et indiqua, en remuant la queue, l'approche de quelqu'un qu'il ne considérait pas comme un étranger. Une minute après, un pas traversa le vestibule. Le regard de Catherine était ardemment tendu vers l'entrée de la chambre. Avant que j'eusse gagné la porte, il franchissait le seuil : en une ou deux enjambées il était près d'elle et la tenait dans ses bras.

Il ne dit rien et ne relâcha pas son étreinte durant près de cinq minutes ; pendant ce temps il lui prodigua plus de baisers qu'il n'en avait donné de toute sa vie, je crois bien. Mais c'était ma maîtresse qui lui avait donné le premier, et je vis clairement qu'une véritable angoisse l'empêchait presque de la regarder en face. Dès l'instant qu'il l'avait aperçue, il avait été saisi de la conviction qu'il n'y avait plus pour elle d'espoir de jamais se rétablir... que sûrement elle était condamnée.

– Oh! Cathy! Oh! ma vie : comment pourrai-je supporter cette épreuve ?

Tels furent ses premiers mots, prononcés sur un ton qui ne cherchait pas à déguiser son désespoir.

– Eh! quoi? dit Catherine en retombant dans son fauteuil. Edgar et vous m'avez brisé le cœur, Heathcliff! Vous m'avez tuée... et cela vous a réussi, il me semble. Que vous êtes robuste! Combien d'années comptez-vous vivre encore après que je serai partie? M'oubliez-vous? Serez-vous heureux quand je serai sous terre?

– Ne me torturez pas! s'écria-t-il. Êtes-vous possédée du démon pour me parler ainsi quand vous êtes mourante? Songez-vous que toutes ces paroles resteront imprimées en lettres de feu dans ma mémoire et me rongeront éternellement quand vous reposerez en paix?

– Je ne reposerai pas en paix, dit Catherine. Je ne vous souhaite pas de tortures plus grandes que les miennes, Heathcliff. Je souhaite seulement que nous ne soyons jamais séparés. Si le souvenir de mes paroles devait vous désoler plus tard, pensez que sous terre je ressentirai la même désolation et, pour l'amour de moi, pardonnez-moi!

Elle leva la main pour enlacer le cou de Heathcliff. Lui, de son côté, la couvrant de caresses frénétiques, disait avec rage:

– Pourquoi m'avez-vous méprisé? Pourquoi avez-vous trahi votre cœur, Catherine? Vous avez mérité votre sort. Vous vous êtes tuée vous-même. Vous m'aimiez... quel droit aviez-vous alors de me sacrifier au pauvre caprice que vous avez senti pour Linton? Alors que rien de ce que Dieu ou Satan pourrait nous infliger ne nous eût séparés, vous, de votre plein gré, vous l'avez fait. Je ne vous ai pas brisé le cœur, c'est vous-même qui l'avez brisé; et en le brisant vous avez brisé le mien.

– Laissez-moi! laissez-moi! sanglotait Catherine. Si j'ai mal fait, j'en meurs. Je vous pardonne. Pardonnez-moi!

– Il est difficile de pardonner, en regardant ces yeux, en touchant ces mains décharnées. Je vous

pardonne ce que vous m'avez fait. J'aime mon meurtrier... mais le vôtre! comment le pourrais-je?

Pendant l'après-midi s'avancait rapidement et je pouvais distinguer, sous l'éclat du soleil qui s'abaissait dans la vallée, le gros de la foule qui sortait du porche de la chapelle de Gimmerton.

– Le service est fini, annonçai-je. Mon maître sera ici dans une demi-heure.

Heathcliff poussa un juron et serra plus étroitement Catherine, qui ne bougea pas.

Bientôt j'aperçus un groupe de domestiques passant sur la route et se dirigeant vers l'aile où était la cuisine. Mr Linton n'était pas loin derrière. Il ouvrit la barrière lui-même et approcha lentement, s'attardant sans doute à jouir de cette délicieuse fin de journée.

– Le voilà! m'écriai-je. Pour l'amour du ciel, partez vite!

Il voulait se lever et se libérer des doigts qui s'accrochaient à lui. Elle tenait bon, haletante; une folle résolution était peinte sur son visage.

– Non! cria-t-elle. Oh! ne partez pas, ne partez pas! C'est la dernière fois. Edgar ne nous fera rien. Heathcliff, je mourrai, je mourrai!

– Le diable emporte l'imbécile! le voilà! s'écria Heathcliff. S'il me tuait maintenant, j'expirerais avec une bénédiction sur les lèvres.

Ils étaient de nouveau embrassés. J'entendais mon maître qui montait l'escalier; une sueur froide coulait de mon front, j'étais frappée de terreur.

Au milieu de mon trouble, j'eus une vraie joie

de voir que les bras de Catherine s'étaient relâchés et que sa tête pendait sur son épaule.

«Elle est évanouie ou morte, pensai-je. Tant mieux! Mieux vaut pour elle la mort que de languir comme un fardeau et une source de misère pour ceux qui l'entourent.»

Edgar bondit vers son hôte inattendu, blême d'étonnement et de rage. L'autre arrêta aussitôt toute démonstration de sa part en plaçant dans ses bras la forme en apparence inanimée de sa femme.

— Regardez! dit-il. Si vous n'êtes pas un démon, soignez-la d'abord... vous me parlerez après.

Il passa dans le petit salon et s'assit. Mr Linton m'appela. Avec beaucoup de difficulté, nous parvîmes à la faire revenir à elle. Mais elle était tout égarée; elle soupirait, gémissait et ne reconnaissait personne... Edgar, dans son anxiété pour elle, oublia l'odieux ami de sa femme. Moi, je ne l'oubliai pas. À la première occasion, j'allai le supplier de partir, lui affirmant que Catherine était mieux et que je lui ferais savoir dans la matinée comment elle avait passé la nuit.

— Je ne refuse pas de sortir de la maison, répondit-il, mais je resterai dans le jardin; et ayez soin, Nelly, de tenir votre promesse demain. Je serai sous ces mélèzes. N'oubliez pas, ou je renouvellerai ma visite, que Linton soit là où non.